



(Photo Nicolas LUTTAU)

# Ils y sont presque

En s'imposant largement à l'Espagne (74-57) hier à Pau, l'équipe de France de Jim Bilba (notre photo) a fait un pas vers les quarts de finale du Championnat d'Europe. Et une victoire face à la Russie ce soir (20 h 45) la qualifierait définitivement. (Pages 6 à 9)

## L'ÉQUIPE

Dimanche

DIMANCHE 27 JUIN 1999

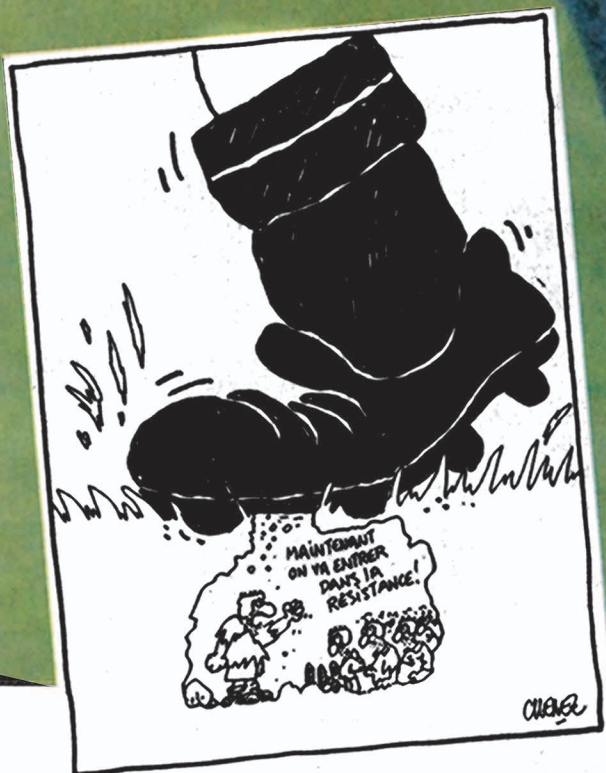
LE QUOTIDIEN DU SPORT ET DE L'AUTOMOBILE

★ 53<sup>e</sup> ANNÉE — N° 16 527 bis — 6F



# INEXORABLE

Écrasés 54 à 7 par les All Blacks, les Bleus ont subi hier à Wellington la plus lourde défaite de leur histoire. Et, plus que l'ampleur du score, c'est la confirmation du gouffre séparant désormais le rugby néo-zélandais du français qui, à trois mois de la Coupe du monde, est proprement désespérante. (Pages 2 à 5)



WELLINGTON. — Comment ne pas comprendre l'abattement de Xavier Garbajoa, Fabien Pelous (au fond) et David Auradou (à droite), quand on a vu de quelle façon les Blacks ont hier réécrit leur rugby ? (Photo Denys CLÉMENT)

## Alesi-Panis : à fond, à fond

Respectivement 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> temps d'une séance d'essais perturbée hier par la pluie et au cours de laquelle Rubens Barrichello (Stewart-Ford) a réussi la pole, Jean Alesi et Olivier Panis (notre photo) joueront crânement leur chance aujourd'hui à Magny-Cours à l'occasion du Grand Prix de France (en direct à 14 heures sur TF 1). (Pages 17 et 18)

(Photo Jérôme PRÉVOST)



### TENNIS

## BECKER MAÎTRE DU TEMPLE

Les années n'ont pas de prise sur l'Allemand qui, vainqueur hier du jeune Hewitt, disputera demain son douzième huitième de finale à Wimbledon face à Pat Rafter. Du côté français, Pierre et Dechy ont rejoint Tauziat et Pioline en deuxième semaine. (Pages 10 et 11)



# Le beau virage bleu

**Herreros et ses coéquipiers n'ont pas pesé lourd en deuxième mi-temps (+ 17 au final), lorsque la France a déployé sa défense et trouvé du rythme en attaque. Les Bleus peuvent se qualifier dès ce soir pour les quarts de finale s'ils battent la Russie et si la Yougoslavie écarte l'Espagne.**

D'un de nos envoyés spéciaux à Pau  
**Arnaud LECOMTE**

Il y a vraiment toutes les raisons de se réjouir, ce matin, du premier après-midi palois de l'équipe de France. Un succès aussi net (+ 17), sans artifice, obtenu à la force du poignet et du jarret, face à un adversaire que la France n'avait pas aussi lourdement puni en match officiel depuis le Tournoi préolympique de 1964 (+ 27) et contre lequel elle avait échoué seize fois de suite, de 1980 à 1993, ne pouvait pas mieux tomber pour l'ouverture de ce deuxième tour.

Les Bleus ont en effet su impeccablement négocier les virages qui se présentaient, hier, sous leur nez. Le tournant de la mi-temps, d'abord, car ils n'étaient pas forcément bien portants lorsqu'ils se présentèrent au vestiaire avec un point de retard (31-32) et un sacré problème à résoudre sous les deux paniers (10-22 aux rebonds et un Duenas gargantuesque). Le virage qui oriente leur avenir dans la compétition ensuite, car avec un panier-avergé aussi bien rempli face à un adversaire direct pour la qualification, la route de Bercy s'est très clairement dégaïée, un

succès étant suffisant désormais si la Yougoslavie exécute l'Espagne cet après-midi.

Ces calculs ne pèsent pourtant pas grand-chose au regard de l'excellence de la production française lors des vingt dernières minutes, les meilleures depuis le début de la compétition, avec la première mi-temps contre la Yougoslavie.

Comme le souhaitait Jean-Pierre De Vincenzi en arrivant à Pau, le niveau de jeu de l'équipe de France a pris une autre dimension. Cela l'autorise à défier sans complexe la volatilité et imprévisible Russie de Vassili Karashev, dont on ne sait jamais de quel pied elle s'est levée le matin d'un match. L'été dernier, les Bleus l'avaient surprise (83-79 à Brême), ce qui n'avait pas empêché les artistes de Belov d'échouer d'un souffle (contre de Rebraca sur Mikhailov) face à la Yougoslavie en finale du Mondial quelques semaines plus tard.

## Équilibre et rigueur offensifs

Il semble bien pourtant que les Slaves, qui jonglent avec les imprévus, soient très prenables ces jours-ci, surtout si les Bleus conservent ce gant de fer et cette

main de velours qui ont estoché l'Espagne.

Pour donner un peu plus de relief encore à ce convaincant succès, la France a eu le bon goût de concerner tous ses soldats, à l'exception de Thierry Gadou. « Je voulais le faire entrer lors des trois

dernières minutes mais j'ai pensé à l'importance du point-avergé et maintenu les joueurs en jeu à ce moment-là », expliqua après coup Jean-Pierre De Vincenzi.

L'entraîneur avait insisté, ces derniers jours, sur la nécessité de remettre en confiance des joueurs

un peu en retrait en début de semaine à Toulouse. Il a été servi. Smith, Julian, Risacher et Foirest, sans oublier un Digbeu essentiel dans la reconquête du rebond dès la reprise, offrirent à l'équipe de France le match que chacun des douze sélectionnés devra fournir

au moins une fois durant ce tournoi.

Le premier livra un duel de sumos à Duenas, tout en se régalant en attaque, le deuxième fut impeccable lorsqu'il fallut rendre la raquette bleue à son propriétaire et les deux alliés surent prendre les

responsabilités offensives que Tariq Abdul-Wahad (0 sur 5 aux tirs), en panne de rythme, leur abandonna à la mi-temps.

Bref, si on associe au tableau le brio d'un Antoine Rigau-deau tout-terrain, le punch de Mous Sonko en défense, l'éclat sobre d'un Bilba plus « Jimbo » que jamais, la lucidité de Sciarra lorsqu'il fallut gérer 13 points d'avance (61-48) à l'entrée des quatre dernières minutes et deux bijoux comme Tariq et le grand Weis en réserve sur le banc, on se dit, décidément, que gérer l'abondance est une riche idée.

Tout ne fut pas si rose, cependant, au cours de l'après-midi. Le rebond français fut même franchement gris terre en première mi-temps, surclassé qu'il était par un Roberto Duenas de compétition (11 points, 7 prises en 15 minutes à la pause). Fred Weis avait été envoyé au contact de la bête mais en était vite revenu, l'arcade gauche éclatée après un contact appuyé avec Jimenez.

Ronnie Smith avait parfaitement pris le relais mais le vieux grand manqua d'altitude en défense. Du coup, les Espagnols dirigèrent le « *mano a mano* » (14 rebonds à 0 à la 13<sup>e</sup> minute, du jamais vu ou presque) en approvisionnant leurs grands mais oublièrent quelques balles en route (10 en première mi-temps), ce qui avait épargné une équipe de

France (31-32) volontaire mais en manque de rythme.

Tout changea donc à la reprise, lorsque JPDV trouva en Digbeu l'homme qui boucha les trous au rebond puis une paire Smith-Foirest qui servit d'aiguillon à ce bel équilibre offensif (7 balles perdues seulement).

Herreros (6 points au total contre 25, 29 et 20 à Clermont-Ferrand) et l'attaque espagnole, la meilleure du premier tour (77 points de moyenne), perdirent la tête face à la pression française, déréglant même totalement leurs lancers francs (2 sur 10 entre la 20<sup>e</sup> et la 38<sup>e</sup>). Avec méthode, travaillant bien la défense, donnant du mouvement à la balle, allant au bout des systèmes, les Bleus se détachèrent en profitant de la main chaude du moment, Foirest, Rigau-deau puis Digbeu puis Risacher, tout en saisissant les options de jeu rapide qui se présentaient.

Pleinement multicolores, ils n'étaient plus qu'une vague, déroulant leur jeu avec l'immense sourire de ceux qui savent toute la puissance contenue dans leur moteur et le rayon d'action que possède leur effectif. C'est une belle et ample confirmation qui en appelle toujours une autre le lendemain. C'est ainsi que l'Euro avance et que Paris se rapproche.

## LE FILM DU MATCH

### Duenas a dû plier

**1<sup>re</sup> minute** : Les 218 centimètres de Roberto Duenas ouvrent le score et, sur la possession suivante, le cinq initial de De Vincenzi prend un éclat. Tout ça pour ça, Fred Weis cède sa place à Ronnie Smith.

**8<sup>e</sup>** : le tandem « régional » Smith-Foirest constitué suite à cet incident fait fructifier une solide individuelle ou Abdul-Wahad contient plutôt correctement Herreros alors que les deux Palois empiètent 13 des 17 premiers points français (17-13).

**13<sup>e</sup>** : Weis est revenu pour relayer Smith, mais la domination de Duenas dans les deux raquettes s'avère de plus en plus problématique, d'autant que Bilba ne semble pas trop dans son assiette. Sans rebonds (10-22 à la mi-temps), sans solutions intérieures, les Français connaissent cinq minutes de disette (17-20).

**15<sup>e</sup>** : Duenas sort... les paniers français rentrent (23-20). Mais derrière, Angulo aligne cinq points et maintient son équipe dans l'allure. **18<sup>e</sup>** : retour de Tariq Abdul-Wahad, que Risacher avait remplacé à la 8<sup>e</sup>. L'ailier des Kings force le jeu (0 sur 5 au repos), la France encaisse encore deux paniers intérieurs avant la pause.

#### Mi-temps : 31-32

**23<sup>e</sup>** : sur un tir tiré d'un solide Foirest (39-35), les Bleus accentuent le bénéfice d'un jeu intérieur

retrouvé où Ronnie Smith livre un combat épique à Duenas. Avec Digbeu dans le cinq, la France a densité son rebond mais, surtout, elle élargit bien son attaque pour mettre ses pivots en mouvement. Cette fois, l'immense pivot barcelonais ne peut plus maîtriser.

**29<sup>e</sup>** : panier plus lancer de Ronnie Smith (52-41), qui ponctue une impressionnante montée en régime du duo Rigau-deau-Sonko, alors que Digbeu continue d'abattre un gros boulot défensif. Herreros a disparu du match.

**31<sup>e</sup>** : Sonko mène une vie infernale au meneur espagnol Rodilla. Dans cette partie que les deux équipes avaient abordée avec un jeu de transition réputé, personne n'a encore réussi à enchaîner les centres.

**35<sup>e</sup>** : venu au relais de Ronnie Smith, Cyril Julian offre une belle durité défensive et deux actions clés : écran impeccable pour un shoot à trois points de Risacher, puis contre monstrueux sur De Miguel pour une relance qui expédie Bilba au dunk (61-47). L'Espagne craque.

**36<sup>e</sup>** : Sciarra vient gérer la fin de match aux côtés de Rigau-deau. **39<sup>e</sup>** : la meilleure attaque des trois premières journées (76,3 points) n'a rentré que 51 points. Rodilla rajoute des miettes. Rigau-deau est le roi de la fin de partie avec trois tirs primés et 11 des 13 derniers points des Bleus. — J.-L. T.

## UN HOMME DANS LE MATCH

# Smith au plus haut des cieux

**Le Palois a livré un duel homérique avec le géant espagnol Roberto Duenas, jouant son meilleur match avec les Bleus. Jusqu'au sacrifice et avec une foi inébranlable.**

D'un de nos envoyés spéciaux à Pau  
**David LORIOT**

Le match lui est tombé du ciel et il a ouvert ses grandes mains pour l'apprivoiser. Au coup d'envoi, Ronnie Smith avait posé son séant sur le banc vert des remplaçants, prêt à se lever pour prêcher la bonne parole, haranguer, lutter quelques instants sur le parquet moite du palais des sports, mais, au bout de vingt-sept secondes, le destin de cette partie chaude comme une fêta a changé. Frédéric Weis regagnait la touche, l'arcade sourcilère ouverte et Ronnie Smith, la mine sereine et les épaules droites, entraînait en scène.

Le vieux lion (37 ans, 2<sup>e</sup> joueur le plus âgé de cet Euro derrière le Slovéne Tovornik, 39 ans, et un tour de France dans la musette, de Vichy à Pau, en passant par Roanne, Vioron, Nancy, Besançon, Gravelines et l'ASVEL) déboulait, d'entrée le compteur des Bleus. Il venait d'ouvrir la voie. « Je suis très heureux pour l'équipe. Ça fait plaisir. Ce soir, il fallait que je marque des points pour que l'équipe gagne, je n'en marque-t-elle peut-être plus du week-end. De toutes façons, ce que je fais, ce n'est pas pour moi, ni pour un autre, c'est pour l'équipe de France », commentait-il. Hier soir, Ronnie Smith a inscrit 14 points (son meilleur total en équipe de France) et a capté 5 rebonds. Sa quinzième sélection en Bleu l'a intronisé messie.

Un destin presque prémonitoire après le prêche qu'il avait tenu le midi avant le match, à l'hôtel, entouré de journalistes, surpris de boire de telles paroles. « Le 7 septembre 1997, à 21 h 5, le Saint-Esprit est

entré dans mon corps. Keith Veney (NDLR : ancien joueur américain de Pau) m'a appelé et m'a dit que Dieu me voulait, moi et ma famille. Depuis, je fais tout à la grâce de Dieu », avait-il clamé.

Pendant seize minutes, en première période, il va lutter avec Roberto Duenas, à armes inégales puisque l'ancien pensionnaire de l'université de Nebraska rend douze centimètres au terrible poulu espagnol. « Il m'a posé des problèmes en première mi-temps, reconnaissait-il. Face à ce type de joueur, il faut être physique, le bousculer avant qu'il ne prenne la position, anticiper les écrans, le faire bouger et jouer avec sa tête. » Les bras en croix, dégoûtant de sueur, il pousse avec les mains, avec les fesses, tire le maillot, donne des coups, en douceur, à son image, vaillant, guerrier de velours.

Une interception dans les paluchas XXL de Roberto, un rebond, précieux car si rare en ces temps de disette sous le cercle (22 rebonds à 10 pour l'Espagne à la mi-temps) et quand l'offrande de Risacher se présente, un dunk, ligne de fond (19-20, 14<sup>e</sup>).

## « Plus rien dans le réservoir »

Ronnie Smith s'offre aux siens. Au milieu du cercle improvisé sur le parquet par le taulier Antoine Rigau-deau, il écoute. Depuis qu'il a fait ses premiers pas en Bleu, à Vitteus, le 8 octobre 1995, contre la Lituanie, Ronnie Smith n'est pas devenu un élément majeur de l'équipe de France, mais un recours au cœur gros comme ça. « Je ferai tout pour faire partie de cette équipe », avait-il déclaré au début du stage à Biarritz. Hier soir, le plus vieux international



PAU. — Devant le géant Duenas (218 m), le vétéran Ronnie Smith a réussi son meilleur match en sélection.

français de l'histoire a tout cassé.

Dans le cinq de départ en seconde période, il repart au combat. « Je me suis dit : ne te pose pas de questions. Tu as ce mec (Duenas), tu dois l'occuper de lui. » Une feinte pour le mettre dans le vent et Ronnie marque son territoire, efface un début d'Euro timide. « Il fallait que je monte d'un cran par rapport à ce que j'avais fait à Toulouse », expliquait-il.

Mais si, en attaque, le vieux briscard régale, de l'autre côté du terrain, il souffre toujours. Pourtant, la bête rugit encore. Duenas laisse échapper un rebond en touche et Smith, le poing au ciel, l'index levé, vient de gagner une nouvelle bataille. Le Palais chavire devant ce gladiateur au mental d'airain et aux muscles tendus comme un arc. Alors, avant de quitter la scène, il met un point d'honneur à terminer sa symphonie, avec un petit jump-shot à trois mètres, histoire de montrer

qu'aujourd'hui, le maître c'est Ronnie. L'équipe de France devient inaccessible (51-41, 29<sup>e</sup>) et lui s'efface, lessivé, vidé. Mais ses yeux, ronds comme des billes, son sourire large comme un bonheur sans fin, qui habillent son visage quand il retourne sur le banc, chanté et porté en triomphe par son public palois, c'est l'image d'un homme heureux.

Une serviette sur le dos, il se lève tel un vieillard, grenagé par les rhumatismes, doucement, méthodiquement, quand Rigau-deau, à trois points, fait tomber la sentence (65-49, 16<sup>e</sup>). « Il ne me restait plus rien dans le réservoir », avoue-t-il. Mais aujourd'hui, pour la Russie, il affirme qu'il sera encore là, même à trente-sept ans. Et comme une dernière prière, il assure : « Fatigue, âge, physique, peur, ce sont des mots qui n'existent pas pour moi. Dieu me donne la force et je n'ai peur de rien. »

PAU. — Après un début d'Euro en demi-teinte, Laurent Foirest, qui déborde ici Herreros, a haussé le ton dans une salle qu'il connaît bien alors qu'il évoluera la saison prochaine... en Espagne, à Vitoria.

(Photos Nicolas LUTTIAU)

## RÉACTIONS

### De Vincenzi : « Rester vigilants »

D'un de nos envoyés spéciaux à Pau  
**Claude CHEVALLY**

Après avoir entamé sa conférence d'après-match dans le couloir, le temps que Lolo Sainz finisse la sienne, Jean-Pierre De Vincenzi est arrivé avec Ronnie Smith, évidemment ravi de l'issue du premier match des Bleus dans cette deuxième phase.

« Mais je recommande déjà à tout le monde de rester vigilants », prévient-il. Car l'objectif n° 1, je le rappelle, c'est d'aller en quart en gagnant nos trois matches à Pau. Et une victoire sur l'Espagne, qui ne saurait être une victoire-référence, ne suffit donc pas à nos ambitions. Maintenant, c'est vrai aussi que battre les Espagnols, que ce soit de un point ou de dix-sept, c'est très bien. Surtout quand, en plus, il y a la manière. »

Ce qui a bien plu à JPDV ? « Après avoir connu, en première mi-temps, un déficit au rebond à cause d'un problème de placement concernant toute l'équipe, on a bien réagi tant en défense qu'en attaque. Je suis spécialement satisfait, par exemple, que nous n'ayons perdu que sept balles, ce qui constitue notre record à ce jour. Et puis, nous avons bénéficié d'un

bon pourcentage d'adresse. Maintenant, ce qui m'a fait le plus plaisir, c'est le comportement du groupe, avec un Tariq souriant sur le banc, qui était donc un peu moins bien aujourd'hui (hier). Et il est appréciable que les autres soient aussi arrivés à ce stade. N'oublions pas, en effet, qu'on est tous ensemble jusqu'au bout ! »

Bref, au terme du joli match réussi face aux Espagnols, le coach n'a guère qu'un seul regret : « Celui de n'avoir pas fait jouer du tout Thierry Gadou. Ce problème du goal-average a, du reste, également commandé le temps mort réclamé par JPDV à une minute et quelques secondes de la fin : « Vous vous imaginez bien que ce n'était pas pour frimer... C'était tout simplement pour mettre sur pied une stratégie visant à marquer 3 points. Ce que Rigau-deau a réussi à faire ! »

Et maintenant, la Russie, par conséquent... « D'abord, je réclame de rester cool cool, car on est encore loin du compte. Et il faut se convaincre que la Russie, vice-championne du monde, c'est un très gros morceau, avec un jeu pas du tout structuré où les fondamentaux individuels et collectifs prédominent. Il ne faut donc pas s'attendre à un cadeau. »

## De Vincenzi : « Rester vigilants »

● **Lolo SAINZ** (coach de l'Espagne) : « Le résumé de ce match est assez simple à faire. En première mi-temps, nous avons fait jeu égal avec la France. Mais, en deuxième mi-temps, la France a littéralement balayé une équipe d'Espagne qui a tout simplement livré un mauvais match et qui a accumulé les erreurs. Cela étant, ce n'est pas un revers assez inexplicable, au sens où il n'y a pas une mauvaise ambiance au sein du groupe. Il n'empêche que nous n'avons pas su réagir quand il le fallait. Et, surtout, nous avons perdu trop de balles bêtement, sans réussir, de surcroît, à profiter de notre supériorité au rebond en première période. Et c'est ainsi qu'on s'est retrouvés K.-O. technique en quelque sorte, faute d'avoir su jouer plus calmement. Bref, on n'a pas su garder la tête froide. »

● **Roberto DUENAS** : « Je ne peux, hélas, que confirmer que la France nous a balayés du terrain en deuxième mi-temps. Le problème, c'est qu'il y a eu rapidement un écart de 10 points en faveur de la France après le repos. Et, à partir de là, nous nous sommes noyés, d'autant qu'à la différence des Français, qui ont su marquer, nous avons eu beaucoup de difficultés en attaque. »

● **Fred WEIS** : « Je collectionne décidément les pépins. Et c'est surtout ce manque de chance qui me fait enrager, beaucoup plus que le coaching, qui a été parfait, puisqu'on a gagné de 17 points. Du reste, je me plains d'autant moins qu'à la place du coach je ne suis pas sûr que j'aurais fait de nouveau entrer un mec sorti sur blessure des premiers seconds du match. Et puis, Ronnie a fait un gros match. Et, au niveau du mental et de la combativité, c'est vraiment un exemple pour moi, même si nous avons des jeux très différents. Maintenant, il s'agit de poursuivre sur notre lancée, en continuant surtout à baser notre jeu sur la défense, ce qui nous permet ensuite d'imposer notre rythme en attaque. »

● **Tariq ABDUL-WAHAD** : « Pas de problèmes, j'ai été nul vingt-quatre heures sur vingt-quatre (sic) ! Je ne peux donc pas me plaindre d'avoir peu joué. À côté de ça, il y a une différence au niveau du public entre Toulouse et Pau. Car là, on peut dire que le public nous a vraiment poussés. Quant aux Espagnols, je les ai trouvés fatigués, donc manquant d'énergie. Du coup, ils n'ont jamais pu imposer leur jeu. »

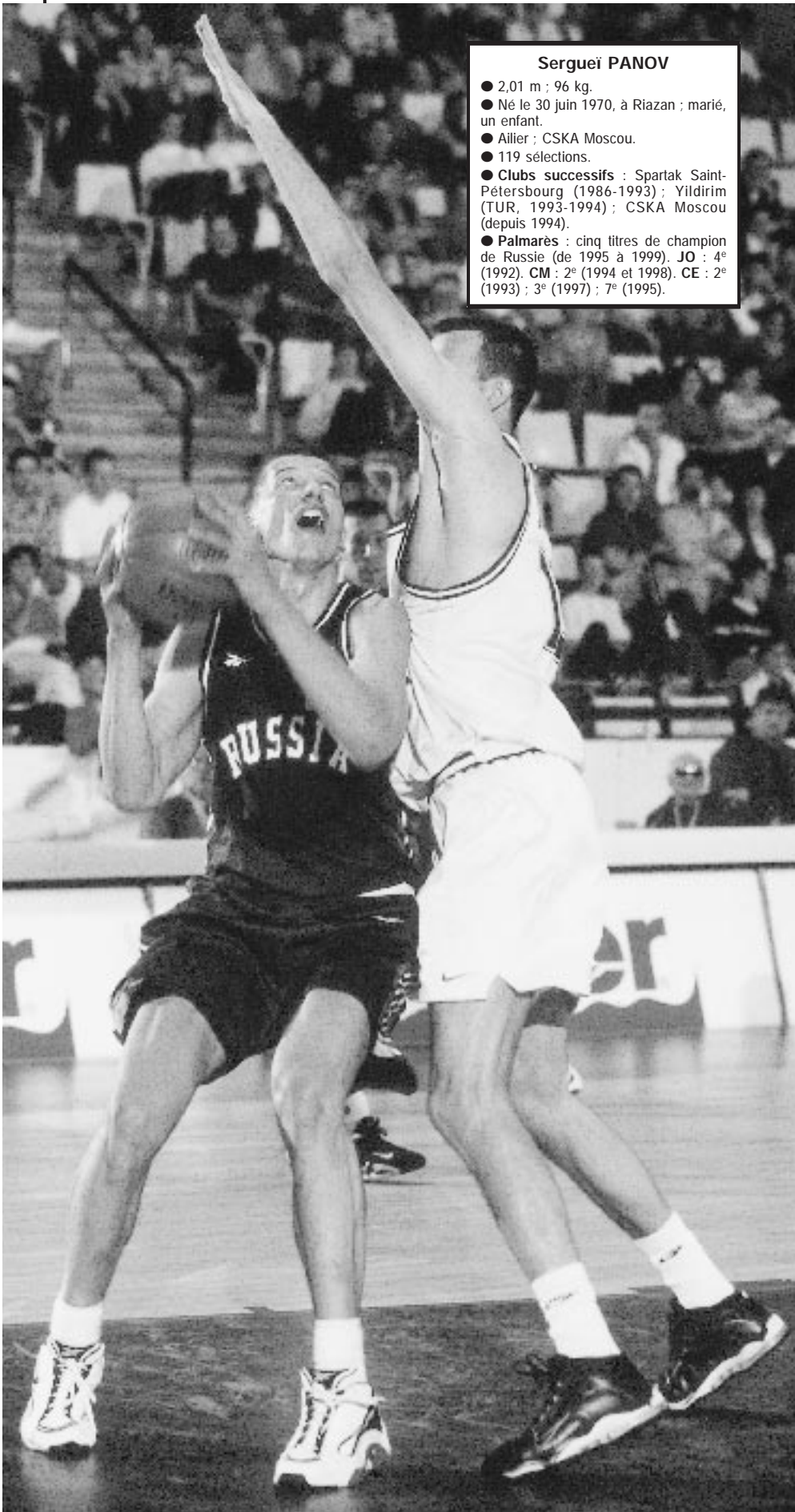
● **Stéphane RISACHER** : « J'ai encore du mal à réaliser que le palais des sports est désormais "ma" salle, et pour cause ! Mais c'est bien, évidemment, d'avoir gagné ce match contre l'Espagne, dans la mesure où, depuis belle lurette, on s'est fixé un objectif réclamant que l'on gagne le plus de matches possible. En première mi-temps, nous avons cependant eu le tort de défendre trop large, ce qui a facilité la tâche des tireurs espagnols. En revanche, après le repos, on a ajusté notre défense et notre rebond. Résultat : on a fait la différence, pour commencer de la meilleure façon qui soit cette deuxième phase, avec pour but d'aller en quart. Il nous reste à continuer sur notre lancée. »

● **Thierry GADOU** : « Je n'étais pas prévu que je ne jouerai pas. Mais quand je vois qu'on gagne de 17 points contre l'Espagne, je me mets à la place de Jean-Pierre. Et je comprends tout à fait qu'il ne m'ait pas fait jouer. Je n'ai donc pas été déçu après une telle victoire. Je n'en espère pas moins m'éclater à un moment ou à un autre sur le parquet palois, avec, derrière nous, un public qui n'est pas exactement celui qui est derrière l'Élan, mais qui lui ressemble néanmoins. Au point d'avoir été derrière l'équipe de France quand il l'a fallu ! »

Recueilli par C. C.







**Sergueï PANOV**  
● 2,01 m ; 96 kg.  
● Né le 30 juin 1970, à Riazan ; marié, un enfant.  
● Ailier : CSKA Moscou.  
● 119 sélections.  
● Clubs successifs : Spartak Saint-Petersbourg (1986-1993) ; Yildirim (TUR, 1993-1994) ; CSKA Moscou (depuis 1994).  
● Palmarès : cinq titres de champion de Russie (de 1995 à 1999). JO : 4<sup>e</sup> (1992). CM : 2<sup>e</sup> (1994 et 1998). CE : 2<sup>e</sup> (1993) ; 3<sup>e</sup> (1997) ; 7<sup>e</sup> (1995).

**Le méconnu Sergueï Panov participe activement à toutes les aventures de la Russie depuis 1992 et sera un danger, ce soir, face à l'équipe de France. Rencontre avec un homme aussi discret que précieux.**

GROUPE E

FRANCE - RUSSIE (20 h 45)

# Panov sort de l'ombre

L aimait à jouer sur les rives de l'Oka, admirait le Kremlin et ses trois monastères de Pereslavl, le site historique de Riazan. À 200 km au sud-est de Moscou, c'est là que Sergueï Panov est né, le 30 juin 1970, et qu'il s'est éveillé à la culture russe. Et au basket. « À huit ans, mon premier entraîneur fut mon père », commence-t-il. Un ancien bon joueur qui a appris à son fils unique « à aimer ce jeu ». Avant de devenir l'un des plus précieux éléments de la sélection russe, celui qui signa cette incroyable chevauchée, fatale aux États-Unis l'an dernier, dans les dernières secondes de la demi-finale mondiale à Athènes, Sergueï Panov était un touche-à-tout. Un gamin curieux, amoureux de tous les sports. Sa mère, entraîneur de volley, aurait aimé qu'il suive ses traces. « Mais je revenais toujours au basket et mes parents ont eu l'intelligence de me laisser choisir. »

**« J'ai fait un essai avec les Knicks »**

Très vite, il a progressé. « Je m'entraînais deux heures de plus que les enfants de mon âge, avec mon père et les plus vieux, les meilleurs joueurs du club. » En 1986, Sergueï Panov rejoint l'Internat de Saint-Petersbourg. « C'est là qu'étaient éle formés Tarakanov et Belostenny, les champions olympiques de 1988, explique-t-il. J'y ai fait la connaissance de Felitssov, Nossou, Karashev, Kourachov, les Pashouline... » En clair, les trois quarts de l'équipe de Russie, cette génération au talent monstre qui dévore les parquets depuis l'éclatement de l'URSS en 1991.

Sergueï Panov fouille sa mémoire. « Je

me souviens de mon premier match officiel, l'un des derniers de l'URSS (NDLR : sous le nom de CEI). C'était aux JO de Barcelone, on avait gagné de vingt points contre la Chine et j'en avais mis quelques-uns. Même si, à mon poste, il y avait encore le grand Volkov ! » L'humour est à fleur de lèvres, il pioche souvent dans le registre de la dérision. Comme cette anecdote qu'il lâche dans un grand éclat de rire. « J'aurais aimé jouer en NBA, mais je ne suis pas sûr qu'ils soient prêts pour moi. En 1996, j'ai fait un essai avec les Knicks. Trois entraînements. Au quatrième, j'étais en retard — la discipline, c'est pas mon fort — et ils m'ont viré. Pourtant, je parle plutôt bien l'anglais pour un Russe ! »

Sergueï Panov n'a qu'une petite expérience à l'étranger. En 1993-94, pour quelques kopecks, il s'est absenté un an en Turquie. « J'aurais pu rester ou aller en Israël, faire plus d'argent. Mais je voulais connaître le haut niveau. » À Moscou, Stanislav Eremin venait d'être nommé entraîneur du champion de la jeune Russie, et Panov répond à son invitation. « Il nous a persuadés avec Genia Kissourine que le CSKA pourrait devenir une grande équipe européenne et servir le basket russe. » L'accent patriotique n'est pas feint.

Depuis, Panov porte un regard plutôt satisfait sur ses choix, ses résultats. « À une exception près », précise-t-il. Un voile assombril soudain son regard clair. « En 1995, nous n'avons fini que 7<sup>e</sup> des Championnats d'Europe en Grèce : nous n'étions pas qualifiés pour les Jeux d'Atlanta et ça restera une énorme blessure. » Un symbole pour cette génération,

souvent placée, mais qui n'a encore rien gagné. Capable du meilleur quand elle étouffe ses adversaires par sa vitesse et sa créativité : du pire quand elle se laisse noyer par sa doucha, la versatile âme slave. « Vous avez vu le match contre l'Espagne (mercredi dernier, au premier tour) ? En danger, on peut battre n'importe qui. Mais là, nous étions trop confiants. Et l'âme russe est ainsi faite que, dans ce cas, nous jouons mal. On continue à s'activer, mais on ne maîtrise plus rien. »

**Un collectif menacé**

Intelligent, réfléchi, Sergueï Panov assène ses vérités. Même s'il refuse aujourd'hui de se prononcer sur la responsabilité qu'il accorde à Sergueï Belov dans les succès ou les gâchis de la sélection. « Belov, je ne me sens pas le droit d'en parler. » Pourtant, il s'était félicité, l'an dernier, de voir Eremin, son coach au CSKA, devenir adjoint et porter le groupe au titre de vice-champion du monde. « Belov manque d'autorité, il estime qu'il ne doit pas brider nos personnalités, disait-il alors. Avec Eremin, il n'y a plus seulement des individualités. Il a su nous réunir, faire exister un collectif. »

Cette année, ce collectif s'effrite. Eremin a claqué la porte, la Fédération russe ne tient pas ses promesses financières, ce qui mine les esprits. Et Mikhail Mikhailov, le seul pivot valable en Russie, est blessé. Du coup, et parce qu'il a pris une vraie dimension depuis l'éviction de Felitssov, c'est à lui, Sergueï Panov, qu'incombe le rôle de suppléant. « Ce n'est pas une tâche aussi casse-gueule que ça, juge-t-il. Dans mon club, il y a longtemps que je n'évolue plus au poste 3 d'ailier pur. » Ces

trois dernières saisons, il a ainsi tenu tête au grand Einikis, le Lituanien de Saratov. Ses statistiques sont plutôt flatteuses, qu'il s'agisse du Championnat de Russie (deux fois meilleur « intercepteur »), de l'Euro-ligue (9,7 points à 50 % et 4,6 rebonds), ou du Mondial de l'an dernier (8,1 points, 4<sup>e</sup> scoreur russe, 5,2 rebonds). Lors du premier tour de l'Euro français, il a tourné à 9,7 points de moyenne par match. « Mais je ne suis pas un artiste », prévient-il.

Sans doute pas. On l'assimile plutôt à un homme de l'ombre, pas flamboyant mais incontournable. « C'est grâce au CSKA que j'ai atteint cette maturité », remercie-t-il. En août dernier, la crise a secoué tout le pays, et le basket en particulier. Comme l'année précédente, les joueurs n'ont pas reçu leurs salaires (200 000 dollars par an pour Panov) pendant six mois. « Eremin nous a défendus, il nous a prouvé que la solidarité était de mise, que nous devions lutter pour l'amour que nous porte le public. J'ai failli partir, j'ai bien fait de rester : voir les gens nous soutenir avec une telle ferveur, ça n'a pas de prix. »

D'autant que, dans ce public, il y a Igor, un petit blondinet de quatre ans, qui admire son papa et tente de l'imiter à la maison, « quand il ne discute pas avec son chien ». « Pour lui, je me dois de réussir », conclut Sergueï Panov. Il sait que cela passe impérativement par une victoire, aujourd'hui, face à cette équipe de France qu'il « redoute pour ses individualités et sa cohésion ». L'autot qui semble justement faire défaut aux Russes.

Céline NONY



En direct sur Canal + vert, en différé sur Canal + dans « l'Équipe du dimanche » à partir de 22 h 30, résumé sur Eurosport dans « Spécial Euro » à 23 h 15.

RUSSIE - ISRAËL : 93-84 a.p.

## La course aveugle

**Mal posés en défense, embarqués avec les Israéliens dans une course folle, les Russes se sont fait des frayeurs. Les Français n'ont pas à avoir de complexe.**

**D'un de nos envoyés spéciaux à Pau Jean-Luc THOMAS**

SHOWTIME sur Volga ou Euro sur le Gave ?... A voir évoluer les Russes, hier soir, face à des Israéliens toujours aussi coriaces, on pouvait vraiment se poser la question. Et on se la posa davantage encore à la quarantième minute, lorsque l'inévitable Oded Katash arracha la prolongation à trois points (76-76). Certes, la hiérarchie reprit ses droits au final (93-84), mais les joueurs de Belov avaient considérablement souffert et pourraient bien en baver davantage encore ce soir contre la France.

Quoi que... Selon leur coach : « Je n'aurais pas à être impressionné ou non par la France, car dans ce tournoi, on joue un adversaire par jour. Aujourd'hui c'était Israël, demain, ce sera

la France... (sic) ». Du Belov dans le texte, à l'aune du : « Comme me l'a appris mon maître Gomeiski, il vaut mieux jouer mal et gagner que l'inverse », par lequel il ouvrit son propos d'après-match. Interrogé sur la non-utilisation de Babkov et le faible temps de jeu de Koudeline, Belov se fendit tout de même d'une info : « Babkov traîne sa vieille blessure et m'avait demandé de ne pas jouer. En revanche, je n'aime pas l'attitude de Koudeline par rapport à l'équipe, son indifférence qui traduit nos contradictions... »

Si le fluide talent du meneur Karashev (10 pts au repos) trouva d'emblée matière à s'exprimer à la tête d'un cinq de galopiers où la seule présence de Nossou (7 rbd à la mi-temps) rappelait vaguement qu'à ce jeu, il faut défendre, l'équipe de Belov s'avéra aussi follement joueuse que dispendieuse de ses multiples

talents. En commettant d'énormes fautes de rotations défensives et de marquage qui laissèrent les béances exploitées largement les 43 points israéliens à la pause (16 pour Sheffield), les Russes se jetèrent dans un sprint débridé qui faisait passablement désordre pour le standing d'un vice-champion du monde, à l'image de multiples secondes mains stupidement gâchées.

Les quatre fautes commises dès la dixième minute par le pourtant lucide Panov - le banc l'avait oublié ou quoi ? - n'avaient pas arrangé le tableau et le spectacle de ces attaques en folie nous renvoyait directement à l'évaluation du jeu russe proposée par Jean-Pierre de Vincenzi le matin même, au point-pressé de l'équipe de France. « Il y a des jours où l'on se demande si cela vaut vraiment le coup de proposer un montage vidéo aux joueurs, avait (à moitié) plaisanté

le sélectionneur français. Pour montrer les formes de jeu ? Il n'y en a pas... Enfin si, bien sûr, c'est à base de jeu en fer à cheval, de chasses très simples, mais finalement rien d'assez repérable et constant pour que la vidéo ait son importance habituelle. Les Russes ont connu tellement de problèmes dans leur préparation et avec leur effectif (NDLR : un nouveau est survenu hier avec le départ de Tikhonenko) qu'ils ont réduit leur collectif à l'essentiel. C'est du jeu en lecture, comme on dit... »

Une formation imprévisible au possible, mais incroyablement dangereuse quand les Russes sont bien lunés et expriment l'intrinsèque talent de leurs arrières, Karashev bien sûr, malgré une expression très douteuse à trois points dans cet Euro (2/12 après quatre matches), Koudeline (15 points de moyenne, meilleur scoreur et passeur russe du premier tour) ou Evgueni Pashou-

tine, précieux hier soir lorsqu'il s'agit de revenir sur des Israéliens longtemps aux manettes (47-56, 27<sup>e</sup>).

Les Russes donc, renaissants en fin de partie (66-66, 35<sup>e</sup>) avec un cinq sans vrai pivot, mais où le duo Panov-Petrenko apportait plus de défense et de dynamisme, s'appuyèrent également sur le punch du très physique arrière-ailier de Kazan, Avleev (vingt-trois ans). Ce dernier fut même impressionnant dans les derniers échanges, venant verrouiller le rebond avec autorité (21 points, 8 rebonds au final dont 6 offensifs).

A l'évidence, ces Russes-là n'étaient pas inaccessibles, hier soir, et les Français peuvent les aborder sereinement, même si, répétons-le, bien luné, le Slave a un sacré venin au bout des doigts... N'empêche, en Supercup à Brême, l'été dernier, les Bleus s'étaient imposés 83-79.

RUSSIE

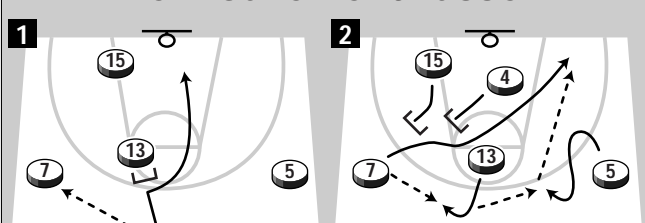
● **FORCES** : le jeu de mouvement, innarrable parfois à partir d'une défense en interceptions très efficace. La force de frappe potentielle à l'extérieur du trio Karashev, Koudeline, Babkov. La bonne tenue du rebond, le meilleur des douze équipes qualifiées après le premier tour même si ce chiffre (35,7 dont 14 offensifs) doit être pondéré par le déchet très important connu aux lirs (39 %) à Clermont-Ferrand. La mobilité du jeune intérieur Petrenko, qui bénéficie aussi de l'effet de surprise. La polyvalence et la sobriété de l'ailier Panov. Une nature imprévisible qui peut surprendre en permanence.

● **FAIBLESSES** : l'âme slave d'abord et avant tout. Les Russes peuvent déjouer à tout moment. Une réussite aux lirs très médiocre (27 % à trois points, 1 sur 14 pour le duo Karashev-Babkov). La méforme de l'arrière Babkov, qui revient de blessure. Les absences qui ont décliné le secteur intérieur (Mikhailov, Morgunov, voire Felitssov) désormais confié au fruste Nossou, dont la présence au rebond offensif est néanmoins marquée.

**Les cinq derniers France - Russie**

1998 (am. Brême) : France 83-79  
1997 (CE, Gérone) : Russie 93-80  
1995 (CE, Athènes) : Russie 108-89  
1995 (CE, Athènes) : Russie 85-65  
1993 (am. Arles) : France 87-85  
Au total : 6 matches, 3 victoires françaises, 3 défaites.

**Le mouvement russe**



1 Karashev (4) passe à Kissourine (7) et coupe avec l'aide d'un écran d'Avleev (13). Il offre ainsi une solution de passe pour Kissourine (7).

2 Avleev (13) s'écarte, Kissourine (7) lui passe la balle. Avleev (13) transfère jusqu'à Koudeline (5). Karashev (4) et Nossou (15) font écran pour Kissourine (7). Koudeline (5) passe à Kissourine (7).

Parcours en dribble → Course --- Passe ↪ Écran

### LA CHRONIQUE DE CHRISTIAN MONTAGNAC

De Pau

LA nostalgie est toujours ce qu'elle était, camarade. Les souvenirs se ramassent à l'appel des anciens, le passé se débite en carnets de billets, notre mémoire claironne le soir au fond des salles où les vieilles plumes ne sont pas toutes de poulet. Longtemps après, nous sommes arrivés à la Moutète comme on y revient. L'endroit que nous découvrons n'avait pas changé, du sol au plafond, de fer et de bois, il était beau comme une première fois. À Orthez, les commerçants et les artisans ont le culte du panier, celui de la ménagère et l'autre, plutôt perçé, qui ménage les joueurs d'hier. Ils avaient donc convoqué le banc et l'arrière-banc des gloires d'antan, et c'est toute une ville qui s'était déplacée au plus serré pour retrouver d'ardentes vibrations

## Tant qu'il y aura des hommes verts

au son de l'hélicon. C'était bon, c'était chaud, le bouillon populaire mijotait, la garbure bruissait comme un pot-au-feu, il n'y manquait que quelques coups de ballon rouge comme on fait chabrot. Il y avait là des hautes figures de l'Élan Béarnais et des profils de carrière qui avaient encore beaucoup de nez. Freddy Hufnagel y avait ajouté la barbe d'un Méphisto et néanmoins magicien tant les colombes sortent toujours de ses mains. Alain Larouquis, tête de parfait animateur pour boucler un match et la soirée dansante, faisait mine de regarder le score de loin mais, sitôt la menace des fraîches pousses précisée, il invitait le gratin à remettre à distance les gamins. Mathieu Bissent, avec le déhanchement du jazzman fourbu mais toujours d'attaque pour l'impro, avait confirmé qu'en sa qualité de monument historique il méritait, lui aussi, d'être protégé. Et Roger Duquesnoy, l'idole des halles, promenait sa dégaine de grand totem égaré sans

cesser d'être fier de compter les paniers que son fils inscrivait comme autant de pieds de nez. La Moutète était bien cette maîtresse dont le maquillage ne coulerait jamais sous la lampe à souder. Il faisait toujours bon réchauffer les corps et les coeurs dans ses flancs qui ignoraient les temps morts et en demandaient encore. Et le soldat Paul Henderson se battit comme si sa vie se jouait là, dans une forêt de coudes qu'il faut savoir lever. Quand fut fini l'essentiel d'un match romulement mené et gagné, Freddy Hufnagel fit comprendre que tout pouvait commencer d'une nuit à brûler et à arroser, d'un trop-plein de sentiments bouillonnants à vider. Combien de ceux-ci, d'Orthez à Pau, d'un marché unique à un Palais qui l'était moins, s'étaient perdus en chemin ? Les raisons économiques l'avaient

emporté sur celles du cœur mais il restait des hommes fiers de leur maillot, de sa couleur et de ses mots, pour faire partager leurs vertes années à la manière de vieux enfants si peu pressés d'en terminer. À Pau, cependant, entre Espagnols et Français, on se donnerait des avant-goûts de Bercy sous le dôme et ses grands cris. Chacun irait de ses points à marquer, de son destin à forcer, mais nul ne serait aussi touchant que ce jeune homme qui dressa un panneau sur lequel était écrit, d'un côté, « Sandra je t'aime », de l'autre, « marions-nous en l'an 2000 ». Il avait affiché sa tactique, son message à bout de bras, et chacun espérait que l'aimée, de la sorte informée, ne le décevrait pas. Dans ce pays du rugby il serait dit que tous les bons cartons ne sont pas néo-zélandais et qu'il est des attaquants qui ne méritent pas d'être plaqués. Si ces deux-là en doutaient encore, ils pourraient se retrouver à la Moutète, où l'on pratique la haute fidélité.

SLOVÉNIE-YOUGOSLAVIE : 66-71

## La Yougoslavie bousculée

PAU. — Quatre secondes à jouer. 66-69 en faveur des Yougoslaves. Zdovc tire à trois points, face au panier. La balle rebondit sur le cercle. Tomasevic prend le rebond et, victime d'une faute, s'en va tranquillement conclure le match de deux lancers francs : 66-71. Branchée sur courant très alternatif, la Yougoslavie qui menait pourtant de 12 points à 10'30 de la fin de la partie (50-38), est passée près de la correctionnelle. Zdovc, lui, peut se mordre les doigts de sa fameuse main droite : malgré ses 16 points, sa maladresse à trois points (2 sur 7, pour un 3 sur 14 collectif) a grandement contribué à la défaite de son équipe.

Domage. Mille fois dommage car la Sloénie a réalisé une belle prestation et a beaucoup gêné les champions du monde. Des la douzième minute, grâce à un début de match tonitruant de Milic (8 points en dix minutes), elle mène de dix points (22-12), atteignant finalement la mi-temps avec quatre longueurs d'avance (33-29), malgré une bonne période de la Yougoslavie revenue au score grâce à sa défense. La domination dans le jeu intérieur du trio Nesterovic, Kraljevic et Jurkovic (auteurs de 5 rebonds chacun pour un total de 24, contre 14) pose alors de sérieux problèmes à la Yougoslavie. Supérieure en taille lors du premier tour, celle-ci s'était justement appuyée sur ce secteur pour pallier

ses carences. Mais ce soir, devant des adversaires qui jouent les yeux dans les yeux avec eux, Tomasevic, Tarlac et Divac ne s'amuse pas du tout (seulement 3 rebonds offensifs).

En seconde mi-temps, la Yougoslavie s'applique heureusement en défense et au rebond. Ce qui lui permet de profiter de ballons de contre sur lesquels Danilovic, Obradovic et Bodiroga se régalaient (44-35 après cinq minutes de jeu). On imagine alors une fin de match en pente douce pour les Sloènes, désormais tenus à l'intérieur et menés 38-50, au milieu de la seconde mi-temps. Mais Zdovc et Becirovic, auteurs de 10 et 7 points durant dix dernières minutes

très excitantes, redonnent de l'oxygène à la Sloénie. Avant, malheureusement pour eux, que la dernière tentative à trois points du premier ne manque l'égalisation d'un souffle.

— L. C.

PAU. — Toute la volonté de Sacha Obradovic, meilleur marqueur yougoslave hier soir (17 points), face au jeune intérieur sloène Smodis. (Photo Nicolas LUTTIAU)



# Champion U.S.A.

PARTENAIRE OFFICIEL DE L'EUROBASKET 99



# Baltes tragiques pour la Turquie

Sur la base d'une défense intraitable et d'une domination écrasante au rebond, la Lituanie a détruit une équipe turque privée de son leader Ibrahim Kutluay.

D'un de nos envoyés spéciaux  
au Mans  
Thierry MARCHAND

P OUR son premier test véritable face à une équipe au jeu intérieur fort, la Turquie a sombré corps et biens. Mais plus que cette lourde défaite (48-74), qui n'hypothèque pas encore sa qualification pour les quarts de finale, c'est la prestation des hommes de Kunter qui n'a cessé d'inquiéter tout au long d'une rencontre où les partenaires d'un Sabonis régnant (12 pts, 10 rbd, 4 passes en seulement 27') ont imposé leur densité physique sous les panneaux (44-26 au rebond) et en défense (31 % au shoot pour les Turcs). Autant que dans son corps, c'est dans sa tête que la jeune équipe turque, encore friable, a cédé, payant un lourd tribut psychologique à la défection de son leader et sœur, Ibrahim Kutluay. Blessé au cartilage du coude gauche lors d'un entraînement improvisé et tardif dans la soirée de vendredi, le shooter gominé de Fenerbahce a en effet fait cruellement défaut à son équipe, la privant de son arme principale à l'extérieur. Unjambiste, la bande à Kunter, éteinte et traînant durant quarante minutes l'âme en peine d'une orpheline, ne pouvait dès lors lutter à armes égales avec cette Lituanie qui s'affirme de plus en plus comme le candidat annoncé.

« J'avais dit en venant ici qu'il fallait qu'on importe d'Antibes notre enthousiasme, la joie de jouer qui a fait notre force durant ce premier tour », regrettait le coach turc.



« Mais on les a laissé sur la Côte d'Azur. Il faut maintenant qu'on les retrouve vite. Aujourd'hui, tout est venu de la défense. On n'a jamais su mettre en place la notre (pourtant la meilleure de l'Euro : NDLR), et ça a déteint sur notre attaque. Quand on laisse une équipe, surtout la Lituanie, shooter à 56 %, il ne faut pas s'attendre à gagner un match, même si on a eu plus de shoots qu'eux (61 contre 52). On n'a pas le droit d'offrir autant de paniers faciles à l'adversaire. Maintenant, il nous reste deux matches pour redresser la barre contre l'Allemagne et la République

tchèque. Je connais mon équipe. Elle va se ressaisir. »

## « Sabo et moi essayons de nous adapter »

Sans Kutluay, qui passera ce matin une radio à Nantes et pourrait au mieux faire son retour demain contre la République tchèque, la Turquie a hier beaucoup subi à l'intérieur. De mauvais augure avant d'affronter ce soir l'Allemagne et sa montagne Nowitzki. Mais qui peut vraiment lutter avec un Sabonis

certes à l'économie (il ne s'entraîne que très parcimonieusement) mais toujours aussi inspiré et surtout inspirateur ?

« Sabonis a eu une saison difficile. Il faut le ménager, notait Jonas Kazlauskas, l'entraîneur balte. Mais son apport est positif, surtout en défense. Ce soir on a fait un bon match, à part en fin de première mi-temps (où un 9-2 turc orchestré par Turkoglu, finalement présent, permit aux Ottomans de revenir à 35-29 au repos : NDLR) et en deuxième mi-temps aux lancers francs (9/16). Et puis notre défense a été encore un

peu lente à se mettre en place, notamment sur les pénétrations turques. » Plus que d'un problème physique, c'est une difficulté d'adaptation à un système qu'invoque à ce sujet Arturas Karnishovas, omniprésent hier (19 pts à 8/10, 10 rbd). « Cette équipe est composée de six joueurs de Zalgiris Kaunas, sans parler du staff technique. Eux savent exactement quoi faire sur le parquet alors que Sabonis et moi essayons encore de nous adapter. Ça vient doucement, mais il y a encore du travail. On est encore trop souvent en retard dans les rotations, offensives

et défensives. Reste qu'on joue de mieux en mieux. Il faut maintenant qu'on gagne les deux prochains matches pour être le mieux placé en allant à Paris. » Bafoués dans leur orgueil par le revers du premier jour contre les Tchèques — « ça a été un électrochoc », avouait hier Mindaugas Zukauskas —, les Baltes ont promptement redressé la barre, remportant les trois matches suivants par une marge moyenne de + 18. Au point qu'un succès ce soir dans le match au sommet contre la Croatie leur assurerait à coup sûr un billet pour les quarts de finale en même temps qu'une des deux premières places du groupe. Hier, le médaillé d'argent d'Atlanta, souverain, n'a jamais été en danger, menant le match de bout en bout avec une maîtrise parfaite. Sans fixation intérieure, sans shooter extérieur fiable (2/12 pour un Sarica qui continue de patauger), la Turquie, réduite à des pénétrations de Turkoglu ou Tunceri, s'est enlisée. Un 18-2 en six minutes (33-17, 14') sonnait ainsi rapidement le glas de ses espoirs. Sabonis et Karnishovas revenus sur la banc, la Lituanie s'assoupissait un instant permettant aux Turcs d'entretenir l'espoir (35-29 à la pause). Un 9-0 (44-29, 23') dès la reprise l'enterrait définitivement. Sabonis distillait les caviars, Karnishovas, très en mouvement hier, récitait son couplet, à l'unisson d'un banc (37 pts dont 12 pour l'épatant Jasikevicius) très prolifique hier. L'écart n'allait plus décroître (+ 26 au final). Après avoir rate l'entrée, l'ogre est bel et bien passé à table.

## Les Tchèques corrigés

Lorsque les joueurs de Bozic ont trouvé la clé (interdire les tirs à trois points et prendre les rebonds), la République tchèque s'est retrouvée totalement enfermée et sans réponse.

D'un de nos envoyés spéciaux  
au Mans  
Dominique ROUSSEAU

LE MASSACRE des innocents a continué pour la deuxième rencontre du groupe F. Après le Turc ingénu, puni des grosses mains de Sabonis et des Lituaniens (- 26), c'est le Tchèque effronté qui est ressorti fessé (- 22) d'Antares. Le basket est un jeu simple... après les matches, évidemment. Interdire aux Tchèques de tirer à trois points, gagner la bataille des rebonds, c'était, pour les Croates, la solution pour l'emporter.

Ils ont donc réussi et, à la mi-temps, c'était même déjà plié (45-29, et 29 % d'adresse seulement pour les Tchèques). En allégeant la charge de travail de Toni Kukoc, seulement commis hier soir à la direction du jeu, les Croates ont su régler un problème qu'ils n'avaient pas maîtrisé lors du premier tour à Antibes. Ce que Zdenek Hummel, le coach tchèque, a relevé comme la principale difficulté pour ses joueurs : « Ils ont eu trop de respect pour lui et cela lui a donné toute faculté pour servir ses coéquipiers. »

Un Kukoc débarrassé des tâches défensives, voilà qui lui donne des stats pas forcément ronflantes dans les cases « nobles » (17 points en 32 minutes), mais le reste (6 rebonds et 8 passes) rend mieux compte de son emprise sur ses partenaires et adversaires. S'il a pu faire briller ainsi les copains, c'est que Vujcic (12 points, 5 rebonds), Ruzic (10 points, 10 rebonds) et Zadavec (10 points, 6 rebonds) se sont bou-

gés les fesses beaucoup plus qu'au premier tour. Le coach Bozic était légitimement satisfait de cette équipe croate, beaucoup plus équilibrée. « Il est important pour nous de bien démarrer nos matches, c'est ce qui conditionne tout. Et si un ou deux joueurs prennent en charge la direction du jeu, c'est encore mieux. »

### Tonitruant Kukoc

Côté tchèque, on était conscient d'avoir pris une leçon, mais aussi d'avoir tout fait pour cela : « Nous avons joué de manière beaucoup trop individualiste, concède Jiri Welsch. De plus, nous avons failli dans les tirs à trois points, jusqu'ici notre grande force. » Son coach, Zdenek Hummel, ajoutant : « Nous avons shooté beaucoup trop vite, sans préparation et, donc, dans de mauvaises positions. »

Quant à Lubos Barton, le petit prodige de Dijon au premier tour, il a été « rhabillé » par son entraîneur : « Il y a eu beaucoup de remue-ménage autour de son nom, ces derniers jours. Il a toute sa carrière devant lui. Il doit comprendre qu'il doit à tout prix apprendre à travailler dans le collectif, afin que celui-ci lui permette de trouver de bonnes positions de tirs. » Ce qui n'était rien à côté du costard taillé par Vladimir Krtic : « Je pensais ce Barton beaucoup plus fort. En Croatie, il n'aurait pas autant de temps de jeu, on a des jeunes aussi forts que lui. Quant à son équipe, ils ont trop de liberté, ils shootent n'importe quand, sans préparation. »

Le mot de la fin à Toni Kukoc, définitif : « Les Tchèques n'étaient pas prêts à jouer contre nous. »

### ALLEMAGNE

## Nowitzki à l'heure européenne

Leader offensif de l'équipe allemande, l'ailier des Dallas Mavericks a vite pris la mesure de cet Euro. Et il s'y sent bien.

D'un de nos envoyés spéciaux  
au Mans  
Liliane TREVISAN

LE COACH Dettmann et l'état-major de l'équipe allemande le protègent comme le dernier poussin de la couvée, balisant avec méthode le chemin qui mène à lui. Désireux qu'ils sont de le soustraire au maximum des convoitises médiatiques, comme pour préserver l'unité d'un groupe. Il est vrai qu'en l'absence de Detlef Schrempf, Dirk Nowitzki est, à vingt et un ans, du haut de ses 2,11 m, la star estampillée « NBA » du groupe allemand.

« Depuis qu'il est arrivé en France, c'est le joueur allemand le plus constamment sollicité, explique Emmanuel Antz, l'accompagnateur en France de la délégation allemande. Après les entraînements, c'est chaque fois le même scénario : ses coéquipiers sont déjà dans le bus depuis un moment à attendre, alors que lui est encore en train de répondre aux questions. »

L'intéressé, lui, reste, en revanche, d'une disponibilité et d'une décontraction à toute épreuve. Il déambule, tranquille, dans les couloirs du Novotel, une assiette de fruits à la main, souriant, engageant et serein, comme si, à l'issue d'une rude saison d'apprentissage en NBA (8,2 pts à 40 %, 3,4 rbd en vingt minutes cette saison avec Dallas), ce Championnat d'Europe constituait une récréation bienvenue.

« Déjà, jouer 50 matches dans la saison, avec les meilleurs joueurs du monde sur ton chemin, ce n'est pas facile à gérer ; moi, en plus, ils m'ont tout de même bien secoué, à Dallas. Notamment sur ma défense. Tout le monde sait que je suis loin d'être le meilleur défenseur du monde : ma défense était déjà mauvaise en Europe, là-bas, si je n'ai pas joué beaucoup, c'est parce qu'ils considéraient que je ne pouvais défendre sur personne. Alors, chaque jour, ils étaient sur mon dos, pour bosser ça à l'entraînement. Mon jeu a bien progressé dans ce domaine, même si je suis



LE MANS. — Nowitzki (n° 15) passe ici l'Italien De Pol, mais le jeune ailier allemand et ses coéquipiers n'ont pas tenu le choc, face à une Squadra Azzurra déterminée. (Photo Bruno FABLET)

En trois matches, avec une sélection allemande qui a tout de même arraché sa qualification pour le deuxième tour, ce n'est effectivement pas par sa défense qu'on vit briller l'ailier allemand. En revanche, c'est sans aucun problème qu'on l'a vu d'entrée prendre à son compte le jeu offensif, retrouvant avec gourmandise les automatismes du jeu européen. Troisième scoreur de cet Euro au premier tour (20 pts de moyenne), il est l'option offensive première du jeu allemand. Avec notamment une capacité à shooter à trois points exceptionnelle pour un joueur de sa taille.

### « On a une équipe très jeune »

« Depuis la blessure, et le départ, de notre capitaine Henrik Rodl (lors du dernier match contre les Tchèques), je pense que l'équipe a encore plus besoin de moi en attaque. On l'a déjà dit, je ne suis pas bon défenseur, alors il est

de mon devoir de rentabiliser encore plus mon jeu offensif. J'ai tout de suite trouvé de bonnes sensations dès le début, ce qui m'a permis de faire pour l'instant trois bons matches. Le plus dur, ça va être de maintenir ce niveau pour la suite. J'essaie d'être le leader de cette équipe... C'est vrai que c'est un peu de pression, parce qu'on sait que notre objectif, maintenant qu'on est là, c'est d'aller à Sydney. Je considère qu'on a fait du bon boulot pour en arriver là, mais il reste encore du chemin à faire. »

Pourtant, Dirk Nowitzki respire la confiance. Dans une équipe profondément renouvelée, il compte bien voir s'épanouir cette jeune génération allemande dont il est, à vingt et un ans, le chef de file.

« Je pense qu'on a une équipe très jeune, ce qui, en fait, nous dégage d'une certaine forme de pression. Cette équipe a, à mon sens, un avenir prometteur pour les trois ou quatre ans qui viennent. Il y a là de bons jeunes joueurs quasiment à tous les postes, qui vont apprendre à développer leur jeu (...) Par exemple, au poste de meneur, on a un garçon comme Bogojevic (23 ans), qui est en pleine progression. C'est un bon défenseur, il a beaucoup évolué dans son jeu. Il prend de plus en plus d'assurance, de responsabilités : c'est lui qui met le dernier panier de la victoire contre les Grecs... »

On suivra donc avec attention la trajectoire de celui qui pourrait apporter un début de solution au problème de la faiblesse récurrente du poste de meneur en sélection allemande. Dans l'immédiat, c'est portée par le talent offensif de son ailier que l'Allemagne espère aller jusqu'à Paris. « Je ne connais pas grand-chose des autres équipes. On a bien joué, et perdu, contre la Turquie récemment, mais elle n'était pas au complet : de la Croatie, je connais surtout Kukoc. Mais ce que je sais, c'est que, dans un bon jour, on est capables de battre ces équipes-là. »

Loin de son apprentissage texan, Nowitzki a donc retrouvé l'Euro avec délice. Il aime ça, et ça peut faire très mal... »

### ALLEMAGNE - ITALIE : 53-74

## La mainmise italienne

LE MANS. — Les vingt-cinq points péniblement inscrits par les Allemands à la mi-temps résumaient bien le changement de ton qui attendait Nowitzki et ses coéquipiers, mal préparés, dans un groupe dijonnais plutôt porté sur l'offensive, à affronter l'intense pression défensive imposée d'entrée de jeu par les Italiens. Déjà privés de leur capitaine Rodl, puis très vite de Lütcke touché au genou dans un choc avec De Pol (12', 15-19), les Allemands ne pouvaient pas non plus espérer déployer leur potentiel intérieur, muselé parfaitement par les big men italiens.

Incapables de prendre un seul rebond offensif en début de partie, les Allemands étaient obligés de s'en remettre à l'adresse de leurs extérieurs, Tomic et Bogojevic, peu à la fête sous la pression italienne. Les Transalpins, à l'image de Myers (2/5), n'étaient pas plus adroits (39 % à la pause), mais l'agressivité offensive des intérieurs Chiaci et Fucca, et la mainmise italienne sur le rebond suffisaient à tenir les Allemands à distance (25-37 à la pause).

La suite ne fut qu'une longue agonie. Broyés dans l'état de la défense italienne, dépassés en rythme et en vitesse d'exécution, les Allemands subissaient de plein fouet le jeu rapide des Italiens. Bien équilibrée entre ses

intérieurs (Chiaci, Fucca) et ses extérieurs (Myers, Meneghin), tous entre dix et seize points, l'attaque italienne virevoltante faisait tourner le score à l'hémorragie.

Après que les Allemands aient été largués à -25 (37'), Tanjevic pouvait faire tourner son banc en toute sérénité. Veni, vidi, vici. Le tout emballé et pese en une petite heure de jeu. « On a fait un excellent basket offensif et défensif pendant quarante minutes en maîtrisant bien le tempo », constatait le mentor italien. « On en a profité pour faire tourner, afin que certains joueurs retrouvent la forme, comme Abbio. Et pour donner un peu de repos à Myers et Meneghin. Enfin, De Pol a été un élément clé au niveau de sa défense sur Nowitzki. » A l'image d'un Nowitzki en effet à la ramasse, l'Allemagne tombait de haut. La parole était restée à la défense.

« Nous n'étions pas prêts à jouer cette rencontre. Nous avions deux joueurs blessés, plus un troisième. C'est une mauvaise performance mais ce n'est pas rédhibitoire pour nous pour la suite de la compétition. Il faut donner crédit à l'Italie : leur défense a tué notre jeu », admettait Henrik Dettmann. C'est le moins qu'on puisse dire. — L. T.